Ami du Clergé du 11-18 septembre 1947

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XLVIII. *17e Dimanche après la Pentecôte :* L'interrogation fallacieuse du Pharisien, 313.

Pour la fête de S. Michel Archange. — Son culte, 315.

Petits prônes sur les commandements. — XXI. *2e Commandement de Dieu :* Le blasphème, 317.

La sanctification de la journée. — VI. *Les moyens* (suite) : Les exercices de piété : I. La piété en général, 319.

Brèves conférences sur l'histoire de l'Eglise. — XX. La délivrance de S. Pierre, 320.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XLVIII

17e Dimanche après la Pentecôte

L'INTERROGATION FALLACIEUSE DU PHARISIEN

Mes frères,

On était au mardi qui suivait le dimanche des Rameaux.

Le peuple venait de faire à Jésus un triomphe sans pareil. Les adversaires étaient déconcertés. Aussi les conflits devenaient chaque jour plus âpres, quoiqu'enveloppés de leur part d'une certaine prudence.

Les Sadducéens voulant embarrasser le divin Maître venaient de lui demander insidieusement à qui appartiendrait, au temps de la Résurrection, une veuve qui aurait épousé plusieurs maris pour se susciter une postérité. Il avait merveilleusement élevé les esprits, rappelant que dans l'éternité il n'y aurait plus ni hommes ni femmes, mais que tous seraient comme les anges du ciel, les enfants d'un Dieu à jamais vivant.

Les Pharisiens avaient triomphé de voir ces libres-penseurs réduits au silence. Toutefois, loin de désarmer, les Pharisiens ne se résignent pas à se taire. Ils veulent encore une fois tenter la chance ; mais ils changent de tactique. Ils ne l'attaqueront plus eux-mêmes. Ils chargeront un des leurs dont la fidélité est hors de doute et dont l'esprit plus avisé lui permettra de soutenir la lutte, d'être leur émissaire. Disparaissant alors devant son intervention, ils pourraient, s'il échouait, le laisser seul en face de sa défaite. Mais si par hasard il triomphait, avec quel empressement ils triompheraient avec lui !

Jésus était sous le portique du Temple. « *Docens in Templo* ». L'endroit se prêtait admirablement à la prédication. Il était proche du sanctuaire ; la foule s'y rassemblait volontiers et s'y groupait facilement ; tous pouvaient entendre les discussions, même y prendre part. La passe d'armes va commencer. Le délégué de la secte interroge. Il fait le bon apôtre, bien qu'il récite ponctuellement sa leçon.

La question avait été bien choisie : « Quel est dans la Loi le premier commandement ? » Les Docteurs se divisaient à ce sujet. Les préceptes innombrables qu'ils s'entendaient à ajouter au texte, clairs par eux-mêmes, devenaient quand ils avaient passé par leurs discussions, obscurs et souvent insupportables. Selon les uns, le plus important était celui du sabbat, selon d'autres, la circoncision ou bien encore l'offrande des sacrifices. De sorte que quelle que fut la réponse du Maître, elle devait nécessairement mécontenter quelque catégorie de Docteurs. C'est là d'ailleurs surtout ce que cherchaient les Pharisiens, car la réponse en elle-même leur importait peu ; ils n'étaient nullement disposés à modifier leur façon de voir.

Une fois encore N.-S. va triompher d'eux et d'une façon splendide ; il cite la Loi elle-même : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, de tout votre cœur, et de toutes vos forces. Voilà le premier commandement. »

Ecoutons ces paroles, ainsi que celles qui les suivront, et méditons-les.

I. — *Vous aimerez*

C'est bien là la caractéristique de la religion de Jésus. Mais comme il a raison de rappeler cette vérité ! L'homme déformé par le péché ne sait plus ce que c'est qu'aimer. Il déteste tout ce qui n'est pas lui. L'égoïsme a supplanté l'amour. Depuis la chute, cette désastreuse tendance a grandi dans des proportions effrayantes au point que le meurtre d'Abel, qui ensanglante les premières pages de nos Saints Livres, est le prélude d'une série de cruautés qui se perpétuent à travers le paganisme. Le christianisme bien compris eut normalement interrompu cette cascade douloureuse. Mais oserions-nous dire que nous l'avons compris, surtout suivi, alors que ces dernières années encore notre terre connut tant de larmes et tant de sang répandu ? Toute autre est la pensée de Jésus. Pour le suivre il faut se dépouiller de ce que l'égoïsme a d'outrancier. Voulez-vous être ses disciples ? Sortez de vous-mêmes. Aimez.

Admirez, rien que dans ce mot, la charité divine. A l'heure où il est, Jésus n'est enveloppé que de haine, de complots, de trahisons ; demain il subira les supplices et la mort. Pourtant il n'a sur les lèvres que des paroles d'amour.

Ce sera toujours ainsi. Le monde ne cessera de tramer contre lui les calomnies et l'insulte. Les siècles ne changeront rien à cette attitude de cruauté. Le nôtre, quoi qu'il paraisse à certaines manifestations, n'est guère meilleur que les précédents. N'importe : il parle toujours de clémence, de miséricorde et d'amour. Comme jadis, quand le stigmatisé d'Assise parcourait les rues de sa cité en proclamant que « l'amour n'est pas aimé », ou quand Jésus découvrait son cœur désolé à Ste Marguerite-Marie, ou qu'il excitait Thérèse de l'Enfant-Jésus à pratiquer l'enfance spirituelle, réalisation sublime de la confiance filiale, quand il se choisit des confidentes parmi les âmes privilégiées c'est encore « Un Appel à l'Amour » qu'il fait entendre. Vous aimerez donc. Mais *qui ?*

II. — *D'abord Dieu*

A tout Seigneur tout honneur. De la religion de crainte tout amour était banni. Or le fond même de la religion du Christ, c'est la religion intérieure qui prend sa source dans l'amour de Dieu. Les manifestations du dehors ne valent que dans la mesure où elles traduisent les sentiments de l'âme.

N'est-ce point légitime ? Dieu n'est-il pas l'Etre unique dont la souveraineté est absolue et dont le

nom, la gloire, la volonté sont infiniment respectables ? Mais le respect sans l'amour ne maintiendra-t-il pas entre Dieu et nous une barrière que précisément il voulut abattre ?

D'autre part du côté de Dieu la religion est amour : amour dans la Création, amour dans la Rédemption : amour à la crèche, à Nazareth, sur les bords du lac, au Calvaire, dans l'Eucharistie : « *Deus charitas est* ». Du côté de l'homme alors la religion doit être amour aussi : amour en retour, amour de reconnaissance, amour de réparation. La piété filiale doit répondre à la tendresse paternelle.

Cela paraît simple. Le scribe à son tour admet la conclusion du Maître. Que ne le suivons nous plus souvent ? Car en effet, que de déchets encore à ce point de vue. Faut-il chercher très loin pour trouver des chrétiens qui n'ont rien compris à cette loi de charité ? Observer les préceptes pour opérer leur salut ; redouter le Maître, qui sera leur juge, protester contre les obligations qui leur sont imposées, les transgresser souvent, c'est là leur attitude habituelle. Comment ne voient-ils pas qu'un élément d'amour transformerait en service délicieux ce qui leur paraît servitude insupportable ? Ils vivent sous la loi nouvelle sans en avoir pris l'esprit, cet esprit de l'Evangile qui nous fait appeler Dieu « notre Père » et le traiter comme tel.

Aussi S. Jean avait raison quand il disait : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. » Et en termes énergiques S. Paul flétrissait l'ingratitude de ceux qui n'aiment pas Dieu en s'écriant : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! »

III. — *Comment faut-il aimer Dieu ?*

Evidemment nous ne l'aimerons jamais d'une façon égale à ses mérites. Les anges eux-mêmes n'y parviennent pas.

Il ne nous est pas demandé non plus de l'aimer sans qu'aucune distraction de notre esprit ne nous tienne loin de sa pensée. Ce sera le lot de l'éternité. Pas plus qu'il ne peut être exigé que nous ne connaissions plus les luttes de la concupiscence, capables de nous éloigner de lui, ce serait demander l'impossible ; mais que nous l'aimions selon notre condition mortelle. Alors que ce soit :

De tout notre *esprit,* c'est-à-dire offrons-lui l'hommage de notre intelligence, en lui soumettant nos pensées et nos jugements. Il s'agit donc de croire en sa parole, à sa révélation, à son Eglise, à ses sacrements. Que de fautes nous commettons à ce sujet ! Comme nous restons personnels, même dans ces appréciations ! — Il y aurait mieux encore à faire sur ce point. Ce serait de lui sacrifier les pensées inutiles, les rêveries, les projets d'avenir, le souvenir décourageant du passé, les vaines inquiétudes, les doutes sur sa Providence.

De tout notre *cœur,* c'est-à-dire encore lui assurer la première place dans nos affections, de sorte qu'aucune créature ne soit capable de nous mettre en délicatesse avec sa volonté, mais qu'elles nous servent toutes au contraire pour monter jusqu'à lui, l'ami de toujours, le bienfaiteur universel.

De toutes *nos forces,* enfin, c'est-à-dire que chacune de nos activités ait sa gloire pour origine et pour but. Le faire grandir en nous pour le faire connaître autour de nous ; en somme, nous n'avons pas d'autre raison d'être ici-bas. Comment ne verrions-nous pas la splendeur communiquée à notre vie par cette œuvre vraiment divine, qui s'appelle sanctifier son nom, accroître son règne, proclamer sa volonté ?

IV. — *Amour du prochain*

N.-S. aurait pu s'en tenir là ; le Docteur savait ce qu'il désirait : quel était le premier commandement. N.-S. ira plus loin et lui donnera plus qu'il n'attendait. Il va ajouter quel est le second commandement, chose à laquelle le scribe n'avait point pensé. Mais à la nouvelle confusion de son interlocuteur, le second est taillé sur le modèle du premier. Il concerne le prochain et se trouve toujours à base de charité. Que dis-je ? Ces deux préceptes n'en font qu'un. La chose se comprend car, logique avec lui-même, celui qui nous avait enseigné la Paternité universelle devait nécessairement en conclure à la fraternité humaine. Nous sommes tous frères, puisque nous avons le même père, que nous avons tous participé à l'unique rédemption et que nous sommes appelés à une demeure commune dans l'éternité.

Alors de la même façon, dans la même mesure il unit le second précepte au premier. Dans la pratique les deux doivent s'enchaîner. Parcourez l'Evangile. C'est partout le même enseignement : le devoir d'aimer Dieu et celui d'aimer le prochain y sont rapprochés, comme confondus, tellement que nous n'observons pas l'un si nous négligeons l'autre. L'Eglise vous rappelle cette façon de comprendre les choses. Remarquez les paroles qu'elle vous apprit quand elle vous dicta l'esprit de charité. Une seule formule pour la double affirmation : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et j'aime le prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » Admirez cet enchaînement. Faites mieux : qu'il soit la forme habituelle de vos sentiments et de votre conduite.

Voulez-vous par la pensée vous représenter ce qu'offrirait de calme, de garanties de durée une société solidement assise sur ces bases ? Que de malentendus s'apaiseraient d'eux-mêmes, que de jalousies s'éteindraient, que de luttes sourdes ou éclatantes cesseraient ! Quelle union des âmes !... Mais que nous en sommes loin !

Tout le monde sent la nécessité de cette union, personne n'en veut faire les frais. Aussi la méfiance se prolonge, et les hommes qui la portent en eux-mêmes ne tardent pas à se prêter les plus noirs desseins et à se haïr. Nous le voyons chaque jour, de même que nous voyons aussi que si l'union rend fort, la haine divise et brise l'élan qui nous aurait entraînés, si nous nous étions tendu la main.

Quand donc comprendrons-nous ?

Le fait d'avoir des idées divergentes sur des sujets laissés à la libre discussion ne signifie nullement que l'un des interlocuteurs soit un sot ou un chrétien décadent.

C'est faire preuve d'étroitesse d'esprit de ne regarder ses contemporains qu'à travers le prisme déformant de ses propres préjugés. C'est surtout montrer qu'on n'a encore rien compris de la doctrine chrétienne que de s'obstiner à ne pas traiter en frères ceux que la Providence a placés sur notre route.

Direz-vous que c'est chose impossible ? L'humanité renferme en soi tant de faiblesses et tant de prétentions, qu'il semble bien invraisemblable qu'elle consente jamais à une démission généreuse de ses sentiments personnels. Nous pouvons du reste facilement constater que plus nous avançons, plus nous nous éloignons de la solution chrétienne.

C'est vrai ; mais c'est précisément pourquoi il faut d'abord songer à sa réforme. Tout se tient dans cette transformation. N.-S. ne pensait pas établir la prédominance de sa doctrine sur des mœurs volontairement païennes, mais sur des natures transfigurées par la pratique d'une vraie vie chrétienne.

Direz-vous alors qu'il est impossible à la grâce de provoquer de telles modifications? Regardez ce qu'elle fait des âmes nettement soumises à son action. Contemplez celles qui dans la vie religieuse suivent sans se décourager le chemin qui mène au perfectionnement. Elles ne sont pas nombreuses évidemment. Même là il y a des déchets, des recherches de satisfactions personnelles qui ralentissent l'allure et maintiennent dans un égoïsme qui ne perd pas tout à fait ses droits. Mais qu'importe ? Jugez de son influence d'après ceux qui l'acceptent, et dites le bonheur qui nous attendrait si nous étions plus nombreux à nous ranger sous sa conduite.

* *

Voulez-vous avoir la certitude que vous êtes vraiment religieux, que vous aimez Dieu, le Christ, son service, l'apostolat ? Ne vous jugez pas à vos paroles, à vos signes de croix, à vos pénitences, ni même au nombre de vos communions. Jugez-vous à cette mesure : « Est-ce que j'aime mon prochain pour Dieu? »

La charité est le meilleur contrôle de votre piété, car N.-S. a dit que c'est « ce signe que l'on vous reconnaîtrait pour un de ses disciples ». Et S. Jean admirable interprète de la pensée du Maître ajoute : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, celui-là est un menteur ; car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (Jo., IV, 20). Ainsi soit-il.

S. MICHEL, ARCHANGE

(29 septembre)

Quis ut Deus ?
Qui est comme Dieu ?

Mes frères,

Vous avez peut-être constaté que, depuis la grande guerre, bon nombre d'enfants ont reçu le nom de « Michel » ou « Michelle ». C'est un fait qui ne peut que réjouir l'âme chrétienne et française. Il ne me paraît pas, en effet, que l'attribution de ce nom soit due à l'influence de ce courant maladif, qui fait donner en série les noms écrits, par période, dans les pauvres romans à la mode. Celui de « Michel » est sérieux ; il ne compte pas parmi les appellations vaporeuses, extravagantes issues d'imaginations en délire. Je suis plutôt persuadé que le recours au grand archange, au milieu de nos angoisses de la guerre et, par là le renflouement de la dévotion envers ce protecteur de la France ont contribué, pour une large part, à la diffusion de son nom.

Quoi qu'il en soit, en ce 29 septembre, fête de S. Michel, je voudrais, pour accroître votre dévotion, vous parler du chef des bons anges, *de son culte* à travers les âges et *des raisons* qui nous poussent à le lui rendre.

I. — *Culte de S. Michel*

Le culte spécial à S. Michel existait bien avant qu'il y eût une fête des Saints Anges. Ouvrons la Bible et consultons l'histoire.

a) La Bible : Dans Daniel (x, 13, 21) apparaît au prophète un homme qui, par le secours de S. Michel, a triomphé du roi des Perses ; il est dit encore (XII, 1) que l'archange délivre les enfants d'Israël. En lisant l'épître de S. Jude, je vois que S. Michel « conteste avec le diable et lui dispute le corps de Moïse. » Enfin, si je consulte le livre de l'Apocalypse (XII, 7), il me montre Michel, dont le nom signifie : « qui est comme Dieu », combattant avec ses anges contre le dragon. Il est donc signalé comme chef de la milice céleste.

b) L'Histoire. Le culte de S. Michel apparaît très répandu depuis la plus haute antiquité, soit en Orient, soit en Occident.

En Orient. Un temple lui aurait été élevé à Anaple, près de Constantinople, par Constantin le Grand, d'autres par Justinien. Au Moyen Age, Constantinople était regardée comme le centre du culte à S. Michel ; quinze églises ou chapelles lui étaient dédiées et des empereurs romains portaient son nom. La dévotion à ce grand saint était répandue également en Phrygie, ou chez les Coptes et chez les Ethiopiens.

En Occident, dès la première moitié du v^{e} siècle, en Ombrie, il y a des oratoires de S. Michel ; à cette époque, Rome avait une église dédiée à l'Archange : elle existe encore non loin de St-Pierre, dans le Borgo sous le nom des saints Michel et Magne ; une inscription de 525 signale une église à Ravenne ; etc. Au VII^{e} siècle, le pape Boniface III élevait au sommet du môle d'Hadrien, qui prit de ce fait le nom de château Saint-Ange, une chapelle aérienne dédiée à S. Michel, que le peuple nommait Saint-Michel entre les nuages.

Mais les plus célèbres églises de S. Michel sont celles de Mont Gargan sur la côte adriatique de l'Italie et du Mont Tombe, en Normandie.

La tradition rapporte que vers l'an 500, au moment de la chute de l'empire d'Occident, S. Michel était apparu sur le sommet d'Apulie et avait révélé à l'évêque de Spontum qu'il voulait être honoré sur ce sommet sauvage, au milieu des forêts qui descendaient vers la mer. Dès le VII^{e} siècle, la grotte et l'église du Mont Gargan devinrent vite très célèbres et furent un centre de pèlerinage très fréquenté. On y venait de très loin ; les empereurs du Saint Empire s'y rendaient quand ils descendaient dans la péninsule. Othon III d'Allemagne y alla pour expier la mort de Crescentius ; parmi les plus illustres pèlerins de France, on nomme S. Odon, abbé de Cluny, S. Gérard, abbé de Grande Sauve, Suger, etc. Les rois lombards firent mettre l'image de l'Archange sur leurs étendards, sur leurs monnaies [1].

Le culte de S. Michel fut répandu hors d'Italie par les missionnaires, sortis des écoles helléniques, de la Grande Bretagne et anglo-saxons. Il fut transféré en France, aux frontières de la Normandie et de la Bretagne. En l'an 708, S. Michel demande à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, de bâtir une église en son honneur sur le Mont Tombe, rocher battu par les flots et par les vents. Une crypte fut construite pour reproduire la caverne du Mont Gargan.

L'église du Mont Saint-Michel, tour-à-tour couvent, citadelle, prison, eut ses imitations, en particulier celle qui fut construite, en 962, au Puy, au som-

[1] Cf. A. Molien, *Les Anges et les Apôtres*, Aubanel aîné, Avignon.

met d'un abrupt roc de basalte. Il en existe aussi beaucoup de répliques en peinture. Il s'en « retrouvera peut-être quelques-unes sous le badigeon dans les tribunes ou même dans les clochers de nos églises romanes, car, dès les temps carolingiens, ce fut une tradition d'honorer l'Archange dans les parties hautes de l'église... » [2]

De tous les pays on vint en foule au Mont Saint-Michel ; d'illustres pélerins s'y rendent pour implorer l'assistance du grand Archange.

Charlemagne, grand dévot de S. Michel, réalise notre première épopée et déclare le 29 septembre fête officielle de l'Empire.

Au XIIIe siècle, le feu ravage l'abbaye. Philippe-Auguste la fait reconstruire magnifiquement. En même temps, par une protection miraculeuse, la France est sauvée à Bouvines.

Deux fois, S. Louis fait le pèlerinage à St-Michel. Arrive la guerre de Cent ans. Le peuple accourt avec une multitude de petits enfants pour prier l'ange gardien de la France. Dieu se laisse toucher. Dans les « houspilleries, rencontres et batteries, disent les chroniqueurs, il y eut grandes vaillances faites », et le grand historien Dom Huysnes [3] déclare que « maintes fois les Anglais attaquèrent le mont si furieusement qu'ils semblèrent sur le point de l'écraser. »

Alors que partout les ponts-levis s'abaissent à l'approche des Anglais, alors que la Normandie s'est rendue, que les troupes anglaises occupent Rouen, Alençon, Saint-Lô, Granville, Jean d'Harcourt rassemble les défenseurs, leur présente ses armes sur lesquelles il a fait graver l'image de l'Archange et cette devise : *Nemo adjutor mihi nisi Michael,* puis, assuré du concours céleste, il entraîne barons et moines à une résistance opiniâtre. Ce sera, pendant trois ans, la lutte acharnée, opiniâtre, héroïque, mais les Anglais n'arboreront pas leur bannière à la cime du mont, et, seule dans l'Ouest, la forteresse restera française.

Et parmi les voix célestes qui dictent à Jeanne d'Arc sa mission, il y a celle de S. Michel. « J'ai vu S. Michel, disait la jeune paysanne, de mes yeux corporels, aussi bien que je vous vois vous-mêmes. Il ne m'a jamais fait défaut, il me réconforte journellement. »

La France reconnaissante met l'image du céleste archange sur ses étendards, frappe des monnaies à son effigie et fonde en son honneur notre premier ordre de chevalerie, dont Bayard, sans peur et sans reproche, portera le collier.

Vraiment S. Michel était le chef du peuple franc. A la fin du règne de Charles VI, S. Michel était français, comme S. André était bourguignon, et S. Georges anglais. Les rois de France lui ont voué une telle dévotion qu'on a pu l'appeler « le saint des Valois. »

Lorsqu'arriva l'hérésie protestante, la France, menacée dans sa foi, se tourna de nouveau vers S. Michel et ce fut l'abjuration d'Henri IV.

Au XVIIe siècle, lors de la Fronde, de la guerre civile, de la famine, Anne d'Autriche consacre officiellement la France à S. Michel et le roi Louis XIII promet de faire célébrer à perpétuité une messe en son honneur, le premier mardi de chaque mois « pour la sécurité et la prospérité du royaume. »

Le culte de l'archange était cher aussi aux monastères clunisiens ; à Cluny, à Tournus et ailleurs, S. Michel avait une chapelle au haut des tours. Il fut choisi comme patron de plusieurs abbayes bénédictines ; ainsi St-Michel-du-Péril en Normandie, St-Michel-en-Cornouailles (Angleterre), St-Michel-de-Cuxa, dans les Pyrénées-Orientales.

Il était adopté de préférence pour les titres monastiques du haut Moyen Age, avant que S. Bernard n'eût répandu la dévotion mariale. Des confréries religieuses, même des confréries d'arts et métiers le prennent pour patron ; bien des villes portent son nom, on lui on consacre les portes, les tours.

La fête de S. Michel du 29 septembre devint si célèbre qu'elle avait son rang parmi les fêtes cardinales, c'est-à-dire celles qui donnaient leur nom à toute une série de dimanches comme l'Epiphanie, Pâques, Pentecôte. Les foires, les marchés se tenaient à la St-Michel ; on choisissait ce jour-là pour se louer, se placer dans les maisons, dans les fermes. Elle fut précédée d'une vigile solennelle, qui apparaît au Xe siècle, et même, dans certains pays, de trois jours de pénitence semblables à ceux des Rogations.

Charlemagne mit la fête de l'archange au nombre des solennités officielles de l'Empire, et ordonna qu'on la célébrât au même titre que les grands jours de l'année chrétienne avec l'anniversaire de S. Martin, l'apôtre des Gaules. — En Allemagne, elle fut adoptée par un synode de Mayence en 813.

En 1014, Ethelred II, roi d'Angleterre, ordonna : « Que tout chrétien qui a l'âge prescrit, jeûne trois jours au pain et à l'eau avant la fête de S. Michel, ne mangeant que des racines crues,... que chaque prêtre aille trois jours nu-pieds en procession avec son peuple,... que tout serviteur soit dispensé du travail pendant ces trois jours, pour mieux célébrer la fête ou qu'il ne fasse que ce qui est nécessaire pour son usage. »

II. — *Raisons du culte rendu à S. Michel*

La popularité du culte rendu à S. Michel depuis longtemps est loin d'étonner, lorsqu'on prend sur le vif la grande confiance manifestée dans l'intercession de l'Archange en qui paraît se concentrer toute la puissance des Saints Anges. S. Michel n'est-il pas le chef victorieux, l'intendant du paradis, le contemplatif, le patron de la France ?

a) Chef victorieux, il le fut dès le début du monde. Tous les anges étaient agréables à Dieu au moment de leur création, mais Dieu ne couronne que ceux qui ont fidèlement combattu (II Tim., II, 5). Il fit pour les anges ce qu'il fit plus tard pour les hommes et les soumit à une épreuve pour leur faire gagner le bonheur éternel. Beaucoup d'entre eux « ne demeurèrent point dans la vérité. » Ils péchèrent par orgueil ; ils voulurent être égaux à Dieu, d'après ces paroles d'Isaïe où l'on a cru voir une allusion à leur faute : « Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer ?... Tu as dit dans ton cœur : je monterai jusqu'aux cieux et élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu... je veux être l'égal du Très-Haut, et tu es tombé dans les abîmes. » (Isaïe, XIV, 12). Une grande bataille se livra dans le ciel entre Michel avec ses anges et Lucifer avec les siens, et le démon fut précipité du haut du ciel avec ses anges.

[2] Emile Mâle, *L'art religieux du XIIe siècle en France.*

[3] *Histoire générale de l'Abbaye du Mont Saint-Michel au péril de la mer.*

Ils ne parurent plus dans le ciel (Apoc., XII, 8) ; ils tombèrent « dans l'enfer éternel » (II Pet., II, 4). En combattant contre les mauvais anges, les bons s'écriaient : « *Quis ut Deus,* qui est comme Dieu? » (en hébreu : *Mi-cha-el.*) La chute de Lucifer (porte-lumière) et des anges rebelles fut d'autant plus désastreuse qu'ils étaient très élevés dans la lumière.

S. Michel, maître de la milice céleste, chef victorieux est représenté armé d'un glaive ou d'une sorte de lance ou pique et terrassant le dragon qui expire sous ses pieds. En 1516, une fresque originale fut retrouvée sous le badigeon dans une église de Palerme consacrée à S. Ange, martyr de l'Ordre des Carmes ; elle représentait sept archanges, dont les SS. Michel, Gabriel et Raphaël. S. Michel s'appelait *victoriosus,* foulait Satan aux pieds et portait une palme et un étendard blanc à croix rouge.

Il va sans dire que les chrétiens recourent à lui dans toutes les luttes, au moment de la tentation, au moment de la mort, en ces heures troublantes, décisives, où les démons multiplient leur rage, leur haine, leurs attaques. Il est « le prince de toutes les âmes appelées au salut [4]. » Il continue le combat, dans l'Eglise du Christ, pour protéger et défendre les élus, il est « le porte-enseigne du salut, il déploie la croix en vainqueur [5]. » Dans le verset de l' « alleluia » de sa fête, nous lui demandons spécialement « de nous défendre dans le combat de cette vie, pour que nous n'ayions rien à craindre du redoutable jugement. »

S. Michel est aussi le soutien des luttes des nations chrétiennes et de l'Eglise contre leurs ennemis. Il est constitué par Dieu même protecteur et défenseur de l'Eglise ; on peut même dire que sa mission a été reconnue et célébrée bien avant celle de S. Joseph, déclaré patron de l'Eglise universelle.

« Quand, dit S. Grégoire [6], quelque chose est à faire qui demande une puissance extraordinaire, c'est Michel qui est envoyé, afin que, par son nom aussi bien que par son action, on comprenne que nul ne peut faire ce qui ne peut être fait que par la puissance divine. »

Aussi est-ce avec la plus entière confiance que, chaque jour, après la messe, au pied de l'autel, nous adressons à l'Archange cette ardente prière :

« S. Michel, défendez-nous dans le combat, etc... »

b) Intendant du paradis. D'après une tradition très ancienne, inscrite dans l'antienne *In paradisum* des funérailles, les anges ont mission de « conduire l'âme en paradis. » Mais l'offertoire de la messe des morts, très ancien, attribue spécialement à S. Michel cette mission de mener les âmes à leur destinée heureuse.

Aussi il n'est pas étonnant de lui voir attribuer plus spécialement la fonction de peser les âmes à la sortie de ce monde pour savoir si elles sont dignes d'aller au paradis. La scène est fréquemment représentée par la peinture et la sculpture, particulièrement dans les jugements derniers sur le portail des cathédrales.

Le nom de l'Archange figure sur les testaments avec celui de la Très Sainte Trinité ; les oratoires des cimetières lui sont souvent dédiés, à cause du rôle capital qu'il doit avoir au jugement.

c) Contemplatif. Lutteur, chef victorieux, S. Michel est aussi un contemplatif. Il est un des sept séraphins qui « se tiennent constamment en présence du Seigneur » (Tobie, XII, 15) ; à côté des sept anges dont parle l'Apocalypse, « il en vint un autre qui se tint près de l'autel, un encensoir d'or à la main ; on lui donna beaucoup de parfums pour qu'il fît une offrande des prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône ; et la fumée des parfums, formée des prières des saints, monta de la main de l'Ange devant Dieu » (Apoc., VIII, 3-4).

L'Archange apparaît glorieux devant le Seigneur, qui l'environne d'une clarté brillante. Il est regardé comme modèle des âmes contemplatives. C'est en faisant la retraite préparatoire à la fête de S. Michel que S. François d'Assise, qui lui était très dévot, reçut les stigmates.

d) Patron de la France. Nous avons toujours eu un culte fervent et reconnaissant pour le grand Archange, gardien de notre chère patrie.

Au cours des siècles, d'innombrables pélerins sillonnèrent les « voies montoises », ces routes qu'on dénommait « les chemins du paradis. » Dans ces foules, il n'y avait pas seulement les fidèles de Normandie, qui « après Dieu et Notre-Dame, n'eurent oncques plus cher patron que S. Michel », mais une foule où se rencontraient et se mêlaient, dans une commune espérance et une égale piété, les rois et les pauvres, les pécheurs et les saints. Les voûtes de la basilique entendaient tour-à-tour la plainte désolée, les appels angoissés qui murmuraient avec confiance le *Salva nos, perimus !* et les accents d'allégresse qui chantaient avec reconnaissance les *Te Deum* de la victoire et de la délivrance. Tous, pélerins poudreux, las et endoloris, mais confiants, hauts barons ou estafiers entre deux combats, cénobites austères et recueillis, s'acheminaient vers S. Michel et sollicitaient son puissant appui.

* *

Et c'est toujours en foule que les pélerins accourent sur le roc normand du Mont Tombe, dans la basilique abbatiale heureusement rendue au culte. Aux heures de « grande pitié » nous nous tournons vers S. Michel et le supplions à deux genoux. Lorsqu'en 1914 le tocsin d'alarme sonna de clocher en clocher, et pendant plus de quatre années, et trente ans plus tard, aux jours de douleurs, de nos poitrines angoissées montait cet appel : « S. Michel, patron de la France, priez pour nous. »

Ne nous lassons pas de supplier. Au dehors, la paix n'arrive pas à s'établir ; au dedans, si les uns font appel aux forces religieuses, d'autres continuent à torpiller ces mêmes forces !

Et toujours, dans notre vie privée comme dans notre vie publique, le démon est contre nous. Armons-nous d'énergie, de générosité, de confiance, de persévérance, de foi. Avec S. Michel, disons : « Qui est comme Dieu ? » *Amen.*

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XXI

2e commandement de Dieu

LE BLASPHÈME

Mes frères,

Dans les devoirs envers Dieu il y a ce que nous

[4] Antiennes des IIes vêpres du 29 septembre.

[5] Hymne des vêpres de la fête.

[6] Leçon VIe de la fête du 29 septembre.

devons faire pour Dieu et ce que nous devons éviter de faire contre Dieu. Ce que nous devons faire pour lui : l'adorer, l'aimer, le servir ; — ce que nous devons éviter contre lui : l'insulter par le blasphème.

Qu'est-ce que le blasphème ? Que penser du blasphème ?

I. — *Qu'est-ce que le blasphème ?*

Le blasphème est une parole injurieuse contre Dieu, contre la religion ou les saints. Blasphémer, « c'est prononcer avec mépris le saint nom de Dieu » *(Catéchisme national)*. Le blasphème est donc un affront adressé à Dieu ou atteignant, blessant, raillant ce qui le touche de près, ce qui lui est particulièrement cher : sa mère, les saints, la religion, les prêtres, les sacrements... ou autres créatures considérées comme son œuvre car le blasphème à l'égard d'une créature quelconque retombe sur Dieu, son Créateur.

Cependant, ne placez pas sur le même plan blasphèmes et malédictions. Maudire ou prononcer des malédictions c'est souhaiter du mal ou à soi-même ou à d'autres personnes ou même à des créatures comme les animaux. Elles ne deviennent blasphèmes que si elles sont mêlées au saint nom de Dieu ou à des paroles équivalentes : « si seulement Dieu n'existait pas, que le tonnerre l'écrase ; je le voue au diable... » De plus, certaines expressions sont ou non, un blasphème, suivant l'intention avec laquelle on les dit ou le ton qu'on y met. Pour d'autres, il faut voir l'usage du pays : elles sont blasphématoires, ou ne le sont pas, selon que, dans le pays, on les regarde comme telles ou non. Toutefois, il n'est pas nécessaire que le blasphémateur veuille expressément insulter Dieu ; pour qu'il y ait blasphème il suffit de parler de telle manière que les paroles soient jugées « *injurieuses* » pour Dieu, la religion, les saints.

On blasphème par pensée, par écrit, par signe, par gestes, par paroles, par actions. Et voici des exemples. Blasphèment ceux qui aux champs, à l'atelier, dans les autobus, les cafés, les réunions publiques attribuent à Dieu quelque défaut, lui dénient quelque perfection : « Dieu est cruel ; il prend plaisir à nous tourmenter, Dieu n'est pas juste, laissant les méchants heureux et les bons malheureux ; si on s'était trouvé au moment de la création, on aurait conseillé Dieu... Nous n'avons plus la liberté de nos actes, ce que nous faisons, c'est Dieu qui le fait, même le péché... etc. » — Blasphèment ceux qui, sous le coup de l'épreuve, s'écrient : « A quoi sert de prier ? Est-ce que Dieu s'occupe de moi ? Qu'ai-je donc fait à Dieu pour être si affligé ? » — Blasphèment ceux qui outragent la Ste Vierge, prétendant qu'elle n'a été ni vierge, ni mère de Dieu, ceux qui outragent les saints tournant en dérision leurs miracles, les honneurs que l'Eglise leur accorde ; ceux qui ne voient que fanatisme dans l'assistance à la messe, dans l'usage des sacrements... — Blasphèment ces écrivains composant des livres, rédigeant des brochures, des articles de journaux dans lesquels, de parti pris, ils attaquent Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise. — Blasphèment ceux qui nourrissent volontairement dans l'esprit des pensées, des désirs contraires aux perfections divines ou aux choses concernant la religion. — Blasphèment ceux dont la conduite légère, licencieuse, éhontée est une offense continuelle au ciel. D'où ce mot de S. Augustin : « Que si les blasphémateurs en paroles sont rares — ils l'étaient, paraît-il, de son temps, ils ne le sont guère du nôtre — plus nombreux ceux qui le sont par leur genre de vie : *raro enim jam inveniuntur qui lingua blasphemant sed multi qui vita* ».

II. — *Que penser du blasphème ?*

« Il n'y a point de péché pire que le blasphème » (S. Jean Chrysostome). D'abord le blasphème est un acte déraisonnable. Au vrai, quelle relation y a-t-il entre votre mécontentement et les paroles ignobles qui l'expriment ? Entre le cheval ou le bœuf que vous châtiez et Dieu que vous injuriez ? Entre la souffrance qui vous étreint et le ciel que vous exécrez ? S'il n'y avait que des natures frustes pour laisser échapper de leurs lèvres le blasphème, on les excuserait, comme on excuse un acte grossier attribuable à l'absence de culture plutôt qu'à la perversité du sentiment. Hélas ! même les personnes d'une éducation soignée ont le blasphème à la bouche presque spontanément, en face d'un obstacle à vaincre ! S'en prendre à Dieu parce qu'un attelage ne marche pas ! parce que le temps n'est pas favorable aux récoltes !

Ensuite, le blasphème est un mépris inqualifiable de Dieu. Rien ne justifie un homme bien élevé d'insulter un autre homme qui ne lui a rien fait ; à plus forte raison, rien ne saurait nous justifier d'insulter Dieu de qui nous tenons tout... Mal parler de Dieu, le détester, lui, la sainteté, la bonté, la toute-puissance, la miséricorde infinie !... Quel profit retirez-vous de vos paroles abominables ? Vos maux sont-ils adoucis ? votre misère allégée ? Croyez-vous pouvoir nuire à Dieu ? Non, certes ; il est à l'abri de vos coups ; vous vous nuisez à vous-mêmes ; c'est votre âme que vous tuez. Le blasphème c'est le mal pour le mal. « Blasphémer, prêchait le saint Curé d'Ars, n'est-ce pas imiter le langage des démons qui ne font que cela en enfer ? Si vous les imitez en cette vie, vous êtes bien sûrs d'aller leur tenir compagnie. »

Il n'y a point de péché pire que le blasphème. Aussi, les législations de tous les peuples civilisés ont toujours assimilé le blasphème aux plus grands crimes. Chez le peuple juif, le blasphème était puni de la peine capitale. Ce même châtiment se trouve encore formulé dans les lois romaines. Un des capitulaires de Charlemagne porte que les blasphémateurs du saint nom de Dieu seront punis de mort. Ce qui fait dire à S. Thomas : le blasphème est sûrement péché mortel, la peine de mort n'étant jamais infligée, hors le cas d'une faute mortelle : *pœna mortis non infertur, nisi pro peccato mortali : ergo blasphemia est peccatum mortale* (IIa-IIæ, q. 13, art. 2).

Donc le blasphème est un péché très grave ; il est « *comme un soufflet donné à Dieu.* » Et cette insolence Dieu ne l'excuse-t-il jamais ?... Nous n'allons pas jusque-là. Dieu excuse le blasphème, en partie du moins, quand il est excusable.

* *

Ne blasphémez pas. Si vous avez la mauvaise habitude de proférer des jurons dans lesquels intervient le nom divin corrigez-vous ; vous pouvez facilement les remplacer par des mots inoffensifs... Si, malgré vos bonnes résolutions vous sucombez, imposez-vous quelque pénitence. Mgr de Ségur conseillait de verser une somme d'argent en bonnes œuvres, toutes les fois qu'on était retombé dans cette funeste habitude; il proposait cette recette comme infaillible. Veillez

à ce qu'autour de vous, dans la famille, parmi vos enfants, vos domestiques, personne ne blasphème. « Que tout blasphème disparaisse du milieu de vous » (Eph., IV, 31). Ainsi soit-il.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

VI

Les moyens *(suite)*

LES EXERCICES DE PIÉTÉ : I. LA PIÉTÉ EN GÉNÉRAL

On se trompe souvent sur la piété ; on lui met un masque qui la défigure.

D'aucuns s'imaginent qu'elle consiste en la répétition des formules dites de prières. Ils sont dans l'erreur. A ce compte, en effet, les Thibétains, avec leurs moulins, seraient les plus pieux des hommes ! C'est prendre les exercices de piété pour la piété, les moyens pour la fin. Il faut revenir au mot de Jésus, notre Maître : « Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur... », et à cet avertissement : « Ne multipliez pas les paroles comme les païens » (Matth., VI, 7).

D'autres mettent la piété dans des gestes. Tel se croira pieux parce qu'il demeurera longtemps à genoux, qu'il aura les mains jointes et la tête penchée. Non, encore : cela peut être l'indice de la piété, ce n'est pas la piété elle-même. Certaines statues de pierre ou de marbre, dans les musées, gardent, d'une façon parfaite, pareilles attitudes.

Des mots, des gestes... quoi encore ? Des observances ? Il en est de louables : la mortification, par exemple, du corps ou de l'esprit. Mais le Pharisien de la parabole se vantait tout haut de jeûner deux fois la semaine... et Jésus l'a condamné ! (Luc, XVIII, 9-14).

« Il y a, remarque S. François de Sales, une quantité de fausses et vaines dévotions. Chacun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeûne se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit plein de rancune, et, n'osant point tremper sa langue dedans le vin ni même dans l'eau, par sobriété, n'hésitera pas de la plonger dedans le sang du prochain par la médisance et la calomnie. Un autre s'estimera dévot parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoiqu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses, parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis ; l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots et ne le sont pourtant nullement. Ce ne sont que des statues et fantômes de dévotion » *(Introduction à la vie dévote*, ch. I).

Le saint évêque de Genève rejoint l'auteur de l'*Imitation*, qui place ces paroles sur les lèvres de Notre-Seigneur : « Plusieurs mettent toute leur dévotion en des livres, d'autres en des images, d'autres en des signes et marques extérieurs. Quelques-uns m'ont souvent dans la bouche, mais peu dans le cœur ! » (Livre III, ch. IV).

* *

Comprenons qu'on peut être fidèle à ses prières quotidiennes et n'être pas pieux ; — se mortifier et n'être pas pieux ; — communier, même tous les jours, et n'être pas pieux.

Cette réflexion, à première vue et à certaines âmes, paraîtra étrange ; c'est pourtant la vérité. Il y a des gens qui prient, qui se mortifient, qui communient, et dont Dieu se détourne, comme il se détournait, autrefois, des Pharisiens hypocrites.

Cymbales retentissantes, sépulcres blanchis.

Mettons-nous en face de la réalité : nous sommes peut-être, les uns et les autres, plus ou moins, des « Pharisiens hypocrites... »

Alors, il faut renoncer aux exercices de piété ? Non point. Nous ne disons pas qu'ils sont mauvais ou détestables. Ajoutons même qu'ils sont nécessaires : nous le verrons. Mais ce qui est mauvais et détestable, c'est la façon dont nous les envisageons : nous les regardons comme une fin, encore une fois, tandis qu'ils ne sont que des moyens. Nous nous imaginons qu'ils constituent par eux-mêmes la piété, tandis qu'ils n'en sont que la nourriture, propre à l'entretenir et à l'accroître en nos âmes. Nous prenons nos petites dévotions particulières et très chères pour la dévotion : quelle erreur et quel danger ! Les exercices de piété sans la piété, c'est un corps sans âme !...

Ah ! combien nous nous trompons quand nous mettons d'un côté les exercices de piété, même accomplis avec toute la ferveur désirable, et, de l'autre, notre activité extérieure ! Certaines âmes en sont là.

Il y en a qui établissent une séparation absolue, une cloison étanche entre ce qu'elles appellent leur vie spirituelle et le reste de leur vie. Aussitôt sorties de l'église, après la prière, après la messe et la communion, fini ! On se mêle au monde des incroyants et des indifférents, et on fait comme eux ! Illogisme si fréquent, aujourd'hui, et qui constitue le grand scandale du siècle ! Des jeunes filles qui s'approchent chaque jour, ou souvent, de la Table sainte et qui, ensuite, imitent, dans leur toilette, dans leurs vêtements, dans leurs plaisirs et dans toute leur conduite, celles... qu'elles ne devraient pas imiter ! Dans les rues, partout, que de chrétiennes déguisées en païennes !

Et ces fausses dévotes dont la langue a débité, le matin, une multitude de prières et reçu le Corps de Notre-Seigneur, et, le reste du temps, dans la conversation, distille le mensonge, le fiel et le vinaigre... « Regardez-moi ces bigotes, disait un vieux prêtre avec une éloquence un peu rude. Leur dévotion est de communier tous les jours. C'est bien, c'est fort bien, rien de mieux. Mais, l'après-midi, elles se réunissent chez l'une d'elles ; chacune apporte son ouvrage, sa tapisserie. Piquez la toile ! Piquez le canevas ! Mais c'est surtout le prochain qu'on pique et qu'on repique sans charité, sans justice et sans scrupule. »

* *

Toutes ces âmes-là n'entendent rien à la piété : elles n'ont, quoi qu'elles pensent, que la caricature.

Il y en a d'autres dont le cas est, certes, moins grave. Celles-ci ne mettent pas un mur entre leurs exercices de piété et leur conduite. Non ; mais « imaginons un voile, une de ces portières faites en filet, en verroterie, en grosse étoffe transparente, dont on se sert dans les pays chauds pour fermer l'accès des maisons en laissant circuler l'air. D'une part, notre